

PRÉFACE

En 1836, lorsqu'il publie *La Fille du capitaine* dans sa revue *Le Contemporain*, Pouchkine est au sommet de son génie, mais il est soumis à une censure implacable de la part du tsar Nicolas I^{er} : à peine couronné à Moscou en 1826, le tsar l'a fait revenir d'exil et a promis d'être désormais son seul censeur, ce que Pouchkine n'a pu qu'accepter. Alors que ceux de ses amis qui n'ont pas été exécutés pour avoir participé au complot des décembristes sont en exil, emprisonnés ou envoyés se battre dans l'armée qui conquiert le Caucase, il semble jouir d'un traitement de faveur et se trouve ainsi otage de la cour ; ultime humiliation, en 1833, le tsar l'a nommé *Kammerjunker* (valet de chambre ordinaire), ce qui l'oblige à assister aux fêtes, bals et autres divertissements du même genre¹. Son mariage, en 1831, avec une jeune fille de seize ans aussi belle qu'évaporée, n'a fait qu'aggraver la situation.

Après avoir achevé son roman en vers *Eugène Onéguine*², il se tourne vers une recherche aux archives qui lui permet de plonger dans l'histoire de la Russie ; en même temps, il poursuit son exploration passionnée des richesses du folklore : deux manières de remonter aux sources et d'échapper, sous les apparences d'une parfaite soumission, à l'oppression de plus en plus pesante. Deux manières aussi de faire émerger la force bouillonnante du peuple écrasé sous cette dictature et d'appeler à une prise de conscience avant qu'il ne soit trop tard : le mépris des élites européanisées pour le peuple russe ne peut mener qu'à des révoltes sanglantes.

*

Or, supposé travailler sur le règne de Pierre le Grand afin d'en faire l'apologie³, légitimant ainsi l'autorisation qui lui est donnée de travailler sur les archives, Pouchkine se consacre à la révolte de Pougatchov, sujet interdit par excellence puisque le nom même de Pougatchov était proscrit. La jacquerie des cosaques du Yaïk qui avait entraîné la guerre des paysans emmenés par Émélian Pougatchov avait commencé en septembre 1773 et s'était terminée en septembre 1774 : trahi pour dix mille roubles, Pougatchov avait été ramené à Moscou dans une cage par le général Souvorov ; l'impératrice Catherine II avait ordonné de changer tous les noms de lieux où Pougatchov était passé – ainsi le Yaïk était-il devenu l'Oural⁴.

Cet épisode de l'histoire russe restait gravé dans les mémoires comme une fantasmagorie luciférienne : face à l'impératrice Catherine II qui avait fait assassiner son mari, Pierre III, petit-fils de Pierre le Grand, Pougatchov, un cosaque du Don, s'étant proclamé empereur sous le nom de Pierre III, avait réuni autour de lui des dizaines de milliers de cosaques, de paysans révoltés par le servage et de guerriers kalmouks victimes d'une colonisation sanglante. Il s'était emparé de provinces entières, avait battu des divisions entières de l'armée russe et avait mobilisé les plus grands stratèges avant d'être vaincu par trahison. Mais, plus que ses succès militaires, plus même que les dizaines de milliers de morts dénombrés au cours des deux années tragiques, ce qui avait laissé la classe dirigeante terrorisée était le fait que les mutins, chaque fois qu'ils le pouvaient, avaient massacré tous les officiers, et, plus largement, tous les nobles, femmes et enfants compris. L'explosion de violence rappelait, en plus vaste, celle de Stenka Razine, cent ans plus tôt, dans la même région, – et chacun pressentait que cette violence ne pouvait qu'en annoncer d'autres, bien plus terribles encore.

La révolte de Pougatchov aurait pu être prise pour un avertissement : en 1831, les mutineries de Novgorod rapportées par Pouchkine, avec leur lot de meurtres, lui avaient donné une actualité nouvelle, et pas seulement dans les provinces ; le choléra avait repris et, sur la place du Sénat, à Pétersbourg, là même où les décembristes avaient tenté leur coup d'État, la foule avait massacré des médecins. Pouchkine, alors absent de la ville, avait reçu une lettre de son ami le poète Nikolaï Konchine (1793-1859) qui, lui, était présent : “Que notre brave peuple russe est féroce dans sa furie ! on vous plaint et on vous déchiète ; on vous appelle Votre Excellence et on vous massacre à coups de gourdin, – tout cela en même temps.”

Prescience des événements à venir, urgence de mettre le pouvoir en garde, désir de comprendre et plaisir de transgresser l'interdit ? Sous prétexte de faire des recherches sur le glorieux général Souvorov, Pouchkine se fait ouvrir les archives du ministère de la Guerre et, tombant sur une véritable mine de documents, se met à rédiger un récit complété par des pièces qu'il recopie et, chose exceptionnelle, y compris de la part d'un historien inspiré par Voltaire, prend la décision d'aller voir sur place...

Encore lui faut-il obtenir l'autorisation d'aller dans la région de l'Oural mettre ses pas dans ceux de Pougatchov. C'est ce qu'il fait, de juillet à octobre 1833, recueillant les témoignages, notant les souvenirs des survivants et aussi leurs manières, leurs expressions, leur façon de parler. Les fonctionnaires locaux sont si stupéfaits de voir un noble écouter les paysans, et les écouter avec respect, qu'ils le prennent pour un inspecteur général, un “révizor” comme le tsar en envoyait incognito afin d'observer le fonctionnement des administrations. Il en tire l'idée d'une intrigue qu'il exposera deux ans plus tard à Gogol : ce sera le sujet du *Révizor*.

À la suite de son voyage, il rédige une *Histoire de Pougatchov* en deux volumes complémentaires : le premier volume est une étude historique d'autant plus terrifiante que stylistiquement neutre ; le second, publié en

annexe, un recueil de documents bruts, donnés souvent sans commentaire : proclamations des deux camps, récits de témoins, rapports officiels, – au total, une multitude de voix, contradictoires, incompatibles, données telles quelles, dans leur jaillissement brutal, avec la force impartiale de leur vérité. Ce second volume n’a pas été republié en russe depuis 1834, pas même en tant que volume séparé, dans l’édition académique des œuvres complètes et, à ma connaissance, nulle part ailleurs non plus. Il a pourtant donné lieu à des passages de ce qui devait devenir *La Fille du capitaine*.

En décembre 1833, Pouchkine soumet les deux volumes au tsar, qui en autorise la publication et, mieux encore, lui offre vingt mille roubles pour les frais d’impression, exigeant toutefois que le titre soit changé : “Un criminel comme Pougatchov n’a pas d’histoire” – le livre est donc rebaptisé *Histoire de la révolte de Pougatchov*. Tiré à trois mille exemplaires, il n’a guère de succès, même s’il permet à Pouchkine d’éponger quelques dettes : ce que les lecteurs attendent, c’est une histoire romancée à la Walter Scott.

À l’automne 1833, Pouchkine a, parallèlement, écrit *Le Cavalier de bronze*, que l’on considère à juste titre comme le chef-d’œuvre de sa poésie, et l’a soumis au tsar en même temps que son *Histoire de Pougatchov*. Or, cette autre histoire de révolte ne passe pas : le tsar impose la modification de plusieurs vers essentiels ; Pouchkine refuse ; le poème restera inédit de son vivant. Dès lors, il se consacre à un récit issu de *La Révolte de Pougatchov* comme une sorte d’épure et de testament. Pourquoi l’intitule-t-il *La Fille du capitaine* alors que les héros en sont le rebelle Pougatchov et le narrateur, le jeune lieutenant Griniov qui fait, non sans peine, l’apprentissage de la vraie noblesse ? Et pourquoi choisit-il malgré tout de donner le beau rôle à l’impératrice, ce “Tartuffe en jupons” (écrivait-il en 1822), “élevée au trône par la conjuration de quelques rebelles” et non moins monstrueuse que le “pougatch”, l’épouvantail ? Tissé de

contradictions qui invitent à échapper au cliché dans l'instant même qu'il semble le servir, le roman peut se lire comme un ultime message adressé, au-delà du lecteur, à un pouvoir aveugle et sourd.

*

Peu après avoir été convoqué par le tsar au Kremlin, Pouchkine lui avait soumis *Boris Godounov*, sa première œuvre tramée sur le fond de l'histoire russe, et le tsar, lui interdisant de publier sa pièce, lui avait conseillé de la changer "en nouvelle ou en roman historique à la Walter Scott", ce à quoi Pouchkine, blessé, n'avait pas consenti, son but étant de donner naissance, comme il l'écrivait, à la "première tragédie romantique russe⁵". Grand admirateur de Walter Scott, et déplorant la faiblesse de ses imitateurs russes, s'il s'était passionné pour les archives, c'est aussi qu'il voyait en sortir des personnages de roman dont l'histoire pouvait s'inscrire sur une trame à la fois précise et large, donnant l'impression de la vie restituée et la profondeur du temps tout en formant une sorte de poème libéré des pesanteurs du vers.

La Fille du capitaine est bien un roman à la Walter Scott, avec rebondissements, scènes d'amour, retrouvailles, meurtres et brigandages, trahison et vengeance : si les ingrédients y sont, c'est d'abord un poème où tous les mots se répondent, où la phrase, ciselée, dit plus et mieux que le vers, par sa force et sa légèreté, où la marche inéluctable à la perdition est rythmée par des formules qui reviennent, de chapitre en chapitre, comme des leitmotivs : « Il n'y avait rien à faire » (l'expression revient une bonne dizaine de fois, à tout propos, depuis l'épisode de la taverne de Simbirsk et la tempête de neige jusqu'aux rencontres de Griniov avec Pougatchov et la toute fin du livre). Alors que Walter Scott multiplie les scènes de genre, les rencontres, les mystères, les dialogues à effets, Pouchkine se limite à

l'essentiel : ce "premier roman russe" est un roman bref, construit sur une structure rigoureuse et fine, sans pathos et finalement sans romantisme. Il doit d'abord à cette sécheresse limpide de n'avoir pas vieilli.

C'est, de fait, un "roman russe", et Pouchkine n'a rien négligé de ce qui le rendait tel, ayant observé les lieux, les objets, les vêtements, les manières d'être et de parler – mais c'est une couleur locale qui, loin d'être pittoresque, restitue sa présence unique à ce qu'elle désigne. Le 9 janvier 1837, encore ébloui par sa lecture, Alexandre Tourgueniev écrivait à son ami K. Boulgakov :

Le récit de Pouchkine La Fille du capitaine a fait ici⁶ tant de bruit que Barante⁷ a proposé à l'auteur sans rire, en ma présence, de le traduire en français avec son aide, mais comment pourra-t-il rendre l'originalité de ce style, de cette époque, de ces caractères vieux-russes et de ce charme virginal russe qui sont répandus dans tout le récit ? Tout le charme est dans la narration, et la rendre dans une autre langue est difficile.

Le premier traducteur, Louis Viardot, certainement guidé par Ivan Tourgueniev (le neveu d'Alexandre) et soucieux de transposer le style du récit, s'est pourtant senti contraint de normaliser le texte, par trop hybride, et notamment de supprimer les chansons populaires qui servent d'épigraphes. Or, les chansons populaires et les proverbes, les vieilles formules et les termes relevés sur le vif sont constitutifs du texte, qui leur doit son relief⁸. Pouchkine, qui avait le français pour seconde langue maternelle, avait lui-même traduit en français certaines chansons populaires du recueil de Novikov. La plus célèbre de ces traductions mérite d'être lue en relation avec l'histoire de Pougatchov et avec l'histoire de Pouchkine lui-même, dès lors qu'il a placé cette chanson au centre de son roman :

*Ne murmure donc pas, verte forêt, ma mère,
Ne m'empêche pas de réfléchir.
Demain je dois comparaître devant ce terrible juge,
Devant le tsar lui-même.
Le tsar m'interrogera :
Apprends-moi, jeune homme,
Avec qui as-tu exercé tes brigandages.
Je m'en vais te le dire, toute la vérité.
J'ai eu quatre complices :
Le premier c'était la nuit sombre,
Le second c'était mon bon cheval,
Le troisième mon couteau d'acier,
Le quatrième mon arc dur à plier,
Les flèches étaient mes émissaires,
Alors le tsar, notre espérance, me répondra :
Brave jeune homme,
Tu as vu voler et tu as su répondre,
C'est pourquoi je vais te récompenser.
Tu auras un haut château au milieu de la plaine,
Deux poteaux avec une poutre en travers.*

Les chansons populaires russes, qui n'obéissent pas du tout aux mêmes règles que les chansons françaises, ne riment pas, ne comportent pas de refrains, ne peuvent être données que sous une forme approchée, Pouchkine le savait bien, et il y avait là un acte de foi dans la culture populaire russe qui avait irrigué son enfance. C'est tout à fait consciemment qu'il a employé des termes intraduisibles parce que désignant des réalités sans existence hors de Russie et les a repris comme les motifs d'une broderie. La *kibitka* qui parcourt les champs de neige n'est pas un traîneau, un chariot, une voiture, mais d'abord un habitacle, une tente de nomade, une sorte de petite maison offrant un refuge clos destiné à glisser même au plus profond de la tempête de neige. De même, le *diadka* qui accompagne le héros n'est pas un mentor, un serviteur, un menin (terme proposé par Tourgueniev et qui n'est guère plus compris à présent que *diadka*) mais à la fois un esclave et un maître. Comme l'écrivait Raoul Labry, "le diadka est un homme de

confiance, sans doute, mais il reste un domestique. Il s'occupe de tous les détails de la vie matérielle de son jeune maître et veille à l'exécution par lui des prescriptions de ses parents ou de ses précepteurs sur sa tenue, sa conduite, son travail⁹". On ne peut penser à ce Savéliitch qui, au fil du récit, ne cesse de gagner en dignité et assure pour finir le passage d'un monde à l'autre en accompagnant la fille du capitaine vers le domaine de Griniov sans penser au diadka de Pouchkine, Nikita Kozlov, seul devant sa tombe, après le duel avec d'Anthès et son enterrement presque clandestin.

*

Le diadka est évidemment un personnage essentiel dans un roman qui se veut d'abord roman d'apprentissage et il est certain qu'en faisant de Griniov un béjaune prêt à commettre toutes les bêtises, Pouchkine a ouvert la porte à ce tremblement du doute qui fait que le lecteur reste en alerte, mais les bêtises sont racontées par Griniov lui-même, qui porte sur sa personne un jugement sans indulgence et, lui aussi, au fil du récit, gagne en noblesse et en dignité. Il n'est pas inutile de se souvenir que Pouchkine avait commencé par rédiger pour préface une lettre de Griniov à son petit-fils :

Pétroucha¹⁰, mon cher petit fils !

Je t'ai souvent conté des aventures de ma vie et j'ai remarqué que tu m'écoutais toujours avec attention, même quand, comme cela devait m'arriver, je me répétais pour la centième fois. Mais je ne répondais pas à certaines de tes questions, te promettant de satisfaire ta curiosité le moment venu. J'ai décidé à présent de tenir promesse. C'est à ton intention que je commence mes carnets, ou, pour mieux dire, ma confession sincère, avec la conviction profonde que tu sauras tirer profit de ces aveux. Tu sais qu'en dépit de tes frasques, je pense toujours que tu as bon fonds et j'en vois la meilleure preuve dans la ressemblance de ta jeunesse et de la mienne. Bien

sûr, ton père ne m'a jamais, jamais causé les peines que tu as fait endurer à tes parents. Il s'est toujours montré honnête et digne, et il aurait bien mieux valu que tu lui ressembles. Mais tu tiens moins de lui que de ton grand-père, ce qui, me semble-t-il, n'est pas un désastre. Tu verras qu'entraîné par la fougue de mes passions en de nombreuses voies de traverse, me retrouvant maintes fois en des circonstances on ne peut plus critiques, j'ai fini par m'en sortir et, avec l'aide de Dieu, à vivre jusqu'en mes vieux jours, en ayant gagné le respect de mes proches et de mes bons amis. Je te prédis semblable sort, mon cher petit Pétroucha, si tu gardes dans ton cœur les deux belles qualités que j'y ai remarquées : la bonté et la noblesse d'âme.

3 août 1833. La Rivière noire.

On conçoit que Pouchkine ait effacé cette lettre qui limitait la portée du témoignage de Griniov en l'adressant à un petit-fils potentiel, mais elle nous invite à comprendre la portée testamentaire du récit. La mention de la "Rivière noire" semble étrangement prémonitoire lorsqu'on sait que le lieu choisi par Pouchkine en février 1837 pour le duel qui devait lui coûter la vie fut la "Rivière noire" à Pétersbourg.

Le personnage de Griniov, qui assume la tâche de rédiger une "chronique de famille", comme il l'écrit lui-même (et en cela encore Pouchkine est fidèle à Walter Scott), est loin de répondre aux stéréotypes du héros de roman d'aventures, chargé d'affronter le sort et de faire triompher l'amour. Pouchkine a mis très longtemps avant de lui donner corps et ses hésitations sont elles-mêmes passionnantes : à l'origine du roman se trouve l'histoire d'un certain Chvanvitch, un jeune noble qui, fait prisonnier par Pougatchov, avait rallié les rangs des rebelles ; la figure du révolté romantique se divise et Griniov devient ce personnage ambigu partagé entre sa loyauté et son attirance pour Pougatchov cependant qu'un nouveau personnage, Chvabrine, se charge de la noirceur du traître. C'est ce flottement et cette

tension entre les extrêmes qui lui donnent sa présence : sa voix est celle du témoin et par là celle de Pouchkine lui-même, un témoin qui restitue avec une précision extrême les scènes qu’il voit et leur tragique jusque dans la cocasserie, mais c’est un témoin qui se trompe peut-être et qui l’admet – sans doute Dostoïevski, grand admirateur de *La Fille du capitaine* où il voyait “une merveille de l’art”, s’en est-il souvenu au moment de rédiger ses romans dont le narrateur, loin de détenir la vérité, parle en laissant ouverte la possibilité du doute.

Autre admiratrice passionnée du roman, Marina Tsvetaïeva s’irritait de ce qu’elle considérait comme une aberration : “Comment Griniov peut-il aimer Maria Ivanovna, et Maria Ivanovna Griniov ?” Cette Macha qu’elle qualifie de gourde est pourtant, comme Pouchkine l’a voulue, l’exact complément de Griniov, celle qui fait de lui ce qu’il est et permet au récit d’être écrit. Elle est, on l’a souvent fait remarquer, la dernière d’une longue série de Maria qui traversent l’œuvre de Pouchkine¹¹, et c’est bien à elle qu’il revient de conclure, justifiant le titre du roman. Personnage en creux et présent même par son absence, elle est à l’origine de la scène la plus improbable du roman : cette confrontation avec l’impératrice révoltait aussi Marina Tsvetaïeva (elle voyait en cette figure blanche, pleine d’une bonté douceuse, l’image d’une fausseté odieuse au point de lui lever le cœur). Si l’on se souvient des propos peu amènes de Pouchkine à l’endroit de Catherine II, il serait possible de penser qu’il n’y a là qu’une scène de genre faite pour apaiser la censure. Cependant, même si Pouchkine se garde de le souligner, il est clair que le père de Griniov (comme le propre grand-père de Pouchkine) a pris sa retraite pour ne pas servir l’impératrice : il se met en rage en lisant l’*Almanach de la cour*, car il peut y voir la glorieuse carrière des arrivistes qui n’ont pas eu ses scrupules. Catherine II est bien l’usurpatrice, régnant à la place de Pierre III, et, à ce titre, non moins usurpatrice que Pougatchov qui entendait remplacer Pierre III. La figure du

tsar assassiné passe comme un fantôme à l'arrière du roman. Et la figure de Catherine II, telle que la décrit Pouchkine à partir du tableau de Vladimir Borovikovski, *Portrait de Catherine II de Russie se promenant dans le parc de Tsarskoïé Sélo*, est, elle aussi, une sorte de fantôme, sorti d'une image que les lecteurs identifient à l'instant. Mais une image subtilement modifiée : le long manteau bleu du tableau est devenu dans *La Fille du capitaine* ce que les Russes appellent une *télogreïka*, un gilet d'intérieur féminin sans manches, une sorte de "cache-cœur" intime et doux – le vêtement que porte la mère de Macha, Vassilissa Iégorovna, au moment où elle est assassinée, et que vole l'un des bandits qui l'ont tuée. Ainsi le motif du cache-cœur revient-il comme pour enrober d'une fausse douceur la femme de marbre, et faire d'elle une seconde mère...

Or comment ne pas voir dans la rencontre entre Macha et Catherine II un miroir de la scène de la chanson traduite par Pouchkine et placée au centre du roman, – la rencontre entre le brigand et le tsar ? Le tsar dans la chanson offre la potence, – la tsarine, dans la vie réelle, offre l'échafaud à Pougatchov et le bague à Griniov. Mais, comme dans les contes, par l'entremise de l'héroïne prête à tous les sacrifices, la figure maléfique se change en figure tutélaire, dispensatrice de vie au nom de la justice. Allégeance au pouvoir ? Ultime soumission ? Ou ultime appel à un règne de justice et d'indulgence éclairée ?

La scène ne peut se comprendre que comme la réalisation d'un rêve, ce qui lui donne ce flottement étrange, et comme une fable appelant à rendre possible la réalisation de ce rêve improbable : ce que Maria fait pour libérer Griniov, ce que l'impératrice fait pour rendre cette libération possible, est, hélas, ce qui, pour Pouchkine, pourrait se réaliser et ne se réalisera pas. Il met le point final au roman et le date du 19 octobre 1836.

Or, le 19 octobre est pour lui une date sacrée, la date de son entrée au lycée de Tsarskoïé Sélo, vingt-cinq ans plus tôt ; le 19 octobre, date de sa rencontre avec certains de ses camarades pour lors exilés, enfermés au bagne, comme Ivan Pouchtchine, ou enfermés à l'isolement comme son ami Küchelbecker. Le 19 octobre 1836, lors du banquet qui rassemble les anciens élèves du lycée, Pouchkine lit la première strophe du poème qu'il a écrit pour l'occasion puis éclate en sanglots.

*Il fut un temps : notre jeune banquet
Brillait, grondait, s'ornait de roses vives ;
Foule serrée, le cercle des convives
Trinquait, chantait ses chants – il était gai.
Alors, frivoles ignorants de l'âme,
Nous vivions tous plus forts et plus légers,
Nous buvions tous à nos espoirs de flamme,
À la jeunesse et à tous ses dangers...*

C'est un poème qui résume toute sa vie, toute l'histoire de la Russie dont il a été témoin¹²... Les derniers vers portent une sorte d'interrogation prophétique : “*Quel orage terrible / Quel ouragan se lève ?*” En 1836, concrètement, aucun orage ne se levait en Europe, mais comment ne pas voir là l'écho de la tempête de neige de *La Fille du capitaine*, celle des “Démons”, ce poème écrit en 1830, à Boldino, au début de l'épidémie du choléra qui allait provoquer les jacqueries de 1831, ce poème que Pouchkine cite en toutes lettres dans le texte de son roman ? “Dieu nous garde d'assister à la révolte russe, absurde et sans merci !”, la prière du narrateur, le lieutenant Griniov devenu vieux, a souvent été donnée comme une clé d'un roman qui est d'abord un adieu.

Ce même 19 octobre, Pouchkine écrit une lettre à son ami Tchaadaïev – une lettre dont il sait parfaitement qu'elle ne pourra pas lui parvenir – ou ne lui parviendra que dans une totale clandestinité (ayant découvert les *Lettres*

philosophiques dans lesquelles Tchaadaïev dénonçait la “nullité historique” de la Russie, le tsar l’a déclaré fou et l’a fait enfermer comme tel, chez lui, avec interdiction d’aucun contact d’aucune sorte en dehors de son médecin). Pouchkine écrit donc (en français, langue que Tchaadaïev utilise lui-même, comme toute l’aristocratie russe de son temps) :

... Quant à notre nullité historique, décidément je ne puis être de votre avis. [...] Et Pierre le Grand qui à lui seul est une histoire universelle ! Et Catherine II qui a placé la Russie sur le seuil de l’Europe ? Et Alexandre qui vous a mené à Paris ? Et (la main sur le cœur) ne trouvez-vous pas quelque chose d’imposant dans la situation actuelle de la Russie, quelque chose qui frappera le futur historien ? Croyez-vous qu’il nous mettra hors l’Europe ? Quoique personnellement attaché de cœur à l’empereur, je suis loin d’admirer tout ce que je vois autour de moi ; comme homme de lettres, je suis aigri ; comme homme à préjugés, je suis froissé – mais je vous jure sur mon honneur que pour rien au monde je n’aurais voulu changer de patrie, ni avoir d’autre histoire que celle de nos ancêtres, telle que Dieu nous l’a donnée.

Voici une bien longue lettre. Après vous avoir contredit, il faut bien que je vous dise que beaucoup de choses dans votre épître sont profondément vraies. Il faut bien avouer que notre existence sociale est une triste chose. Que cette absence d’opinion publique, cette indifférence pour tout ce qui est devoir, justice et vérité, ce mépris cynique pour la pensée et la dignité de l’homme, sont une chose vraiment désolante. Vous avez bien fait de le dire tout haut...

Passé cette date, Pouchkine n’écrira plus aucun texte achevé. Sachant que tout espoir de libération est vain, il s’arrange pour être provoqué en duel par l’amant de l’ambassadeur de Hollande qui courtise sa femme, et meurt de

ses blessures. Son enterrement lui-même est interdit : par ordre officiel, son cercueil doit être transporté sans cortège ni flambeaux dans une petite église appartenant à la cour et devant sa tombe, gardée par un policier, reste son vieux serviteur...

Telle fut la réponse du pouvoir à *La Fille du capitaine* qui, publiée à quelques centaines d'exemplaires dans la revue de Pouchkine, peut être lue aussi comme un testament.

ANDRÉ MARKOWICZ et FRANÇOISE MORVAN.

1. *La Fille du capitaine* est à lire en relation avec *Le Soleil d'Alexandre* (Babel n° 1416), roman par poèmes d'une génération perdue : les amis de Pouchkine au lycée de Tsarskoïé Sélo destiné à former les élites sur le modèle des lycées napoléoniens, révoltés par le régime autocratique imposé à la Russie, et inspirés par la lecture de Voltaire et des philosophes des Lumières, ont participé à une conspiration dite des décembristes (le coup d'État contre le tsar Alexandre I^{er} devait avoir lieu le 14 décembre 1825).

2. *Eugène Onéguine*, achevé en 1831, n'a été publié qu'en 1833. Il va de soi que *La Fille du capitaine* est également à lire dans la continuité de cette œuvre majeure – et en opposition avec elle, le personnage de Griniov étant une sorte d'anti-Eugène Onéguine. Il s'agit, dans les deux cas, de romans de formation : le roman en vers évoque le destin d'un adolescent dont les lieux communs romantiques font un héros creux, le roman historique évoque le destin inverse d'un héros creux dont les aventures font un homme d'honneur.

3. Il devait accumuler des centaines de pages de notes et de réflexions, sans jamais pouvoir publier ses recherches, qui tracent du grand réformateur de la Russie un portrait que la propagande officielle ne pouvait pas admettre.

4. On remarquera que dans *La Fille du capitaine*, Pouchkine emploie exclusivement les termes interdits.

5. *Boris Godounov*, postface, Babel n° 1417, p. 133.

6. À Saint-Pétersbourg.

7. Amable-Prosper de Barante (1782-1866), historien et ambassadeur de France, renonça à ce projet.

8. La traduction de Louis Viardot est parue en 1853 chez Hachette (elle a connu de nombreuses rééditions et était offerte en livre de prix comme classique russe par excellence, ce qui eut d'ailleurs pour inconvénient de le faire passer en France pour un roman à l'usage de la jeunesse ; Brice Parain a donné en 1925 aux éditions J. Schiffrin une traduction plus complète qui a été reprise en 1947 avec un important appareil de notes par Raoul Labry aux éditions Aubier. Ces traductions souvent remarquables laissent cependant ignorer le côté rhapsodique du roman et le chaos des styles reflétant le chaos du monde.

9. Pouchkine, *La Fille du capitaine*, commentaires par Raoul Labry, Aubier, 1964, p. 13.

10. Pétroucha est le diminutif de Pierre et pourrait se traduire par "mon Pierrot" si les diminutifs avaient le même sens en russe et en français.

11. "Le prénom de Maria est toujours celui d'une victime d'éléments qui lui sont étrangers et qui la dépassent, mais d'une victime porteuse de la vérité humaine et souvent du salut", rappelait Catherine Coquio et tel est bien ici le rôle de Macha (*La Fille du capitaine*, préface, Presses Pocket, 1986, p. xx).

12. On pourra le trouver dans *Le Soleil d'Alexandre*, Babel n° 1416, p. 439-441.

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

La première version de cette traduction de *La Fille du capitaine* date de 1986. Je traduais Pouchkine depuis l'âge de seize ans et cette traduction m'avait été demandée par les éditions Presses Pocket. Jusqu'alors je n'avais traduit que ses poèmes (j'avais participé aux deux volumes de ses *Œuvres poétiques* parues chez L'Âge d'homme en 1981 sous la direction d'Efim Etkind) et une première version de sa dernière pièce que j'ai publiée par la suite en Babel (dans le volume *Le Convive de pierre et autres scènes dramatiques*, Babel n° 85). C'était une expérience de traduction toute nouvelle pour moi et j'avais tenté, avec ce que j'appellerais aujourd'hui la naïveté de la jeunesse, de rendre compte de la diversité des styles, de la rapidité de la narration et de l'emportement qui échappaient à l'académisme de la littérature pour la jeunesse, catégorie dans laquelle ce roman était trop souvent classé.

Cette traduction était depuis longtemps épuisée et il va de soi qu'elle devait prendre place dans la série des œuvres de Pouchkine parues aux éditions Actes Sud : elle forme avec *Eugène Onéguine* et *Le Soleil d'Alexandre* une sorte de trilogie. Je ne pensais pas refaire une traduction qui, à distance, me paraissait acceptable, mais, la relisant avec l'aide de Françoise Morvan, j'ai pris conscience de la nécessité de la revoir entièrement afin de la rendre plus précise et surtout plus fidèle à cette légèreté ouvrant sur ces arrière-fonds qui font de cette prose un poème ciselé phrase à phrase avec une stupéfiante aisance. Il s'agit donc ici d'une traduction entièrement revue et corrigée.

Pour élargir peu à peu ce que l'on pourrait appeler "le cercle de Pouchkine" (ainsi le volume *Le Soleil d'Alexandre* rassemble-t-il une soixantaine de poèmes de Pouchkine mis en relation avec ceux des poètes de sa génération qui lui répondaient, formant une sorte de chœur), nous avons publié voilà quelques années dans la collection Babel un texte majeur de Marina Tsvetaïeva, *Mon Pouchkine*.

En 1937, alors que le régime de Staline, proclamant "Pouchkine est à nous", revendiquait son héritage, et que les commémorations du centenaire de la mort du poète se déroulaient en contrepoint des grands procès de Moscou, Marina Tsvetaïeva était revenue vers son Pouchkine à elle, celui de son enfance, – celui de l'enfance de tous les Russes. C'est ce texte que nous avons tenu à donner à lire.

Or, Marina Tsvetaïeva avait écrit en même temps un deuxième essai, plus court, *Pouchkine et Pougatchov*, – un hymne au pouvoir de la poésie et un prolongement direct de *La Fille du capitaine*. Il a paru indispensable de reprendre cet essai dans l'édition présente.

A. M.